O CANADA!





O CANADA!

Textes de

"RINGUET" (DR PHILIPPE PANNETON)	5
LOUIS FRANCEUR	9
Jean Chauvin.	13
Mgr Olivier Maurault	17
GUSTAVE LANCTOT.	21
ROBERT LA ROQUE DE ROQUEBRUNE.	25
Victor Doré	29
L'HON. HECTOR PERRIER.	33

- Introduction -

AME d'un peuple s'exprime dans son chant. Et celui-ci est d'autant plus beau qu'il formule des sentiments plus nobles. C'est la raison du succès d'"O Canada". Ce chant est inspiré. Il a jailli de source, du cœur même d'une race croyante et héroïque.

Chaque fois qu'un défi a été lancé à ses convictions ou à sa liberté, le peuple canadien-français l'a relevé bravement. "Il est né d'une race fière", a dit un autre de nos poètes. Or, voici que le plus dangereux, le plus direct des défis lui est signifié. L'Allemagne et l'Italie, deux nations qui ont renié l'Humanité, menacent de nous écraser si nous n'acceptons leur doctrine monstrueuse, négation de notre propre idéal. Elles sont prêtes à nous enlever toutes les libertés, tous les droits qui nous sont garantis par la Grande-Bretagne et à nous réduire à un esclavage pire que la mort. Pour leur échapper, pour défendre sa foi, sa terre, ses biens, sa vie même, le Canada français doit puiser de nouveau et plus profondément que jamais dans le réservoir de ses forces spirituelles et viriles. Le temps est venu pour lui de traduire en actes les paroles qu'il chante et qui correspondent à ses vertus.

Comme l'année 1940, la seconde de la guerre pour la défense du Canada, marque le soixantième anniversaire de la mise en musique, par Calixa Lavallée, des vers composés par sir Basile Routhier, notre chant national est à l'honneur et connaît une fortune nouvelle. La crise que nous traversons lui redonne toute sa signification, tout son pouvoir d'inspiration. Chant de fierté et d'espoir, chant qui exalte nos qualités de ténacité et de bravoure, chant guerrier par excellence, il peut nous conduire à la victoire si nous nous laissons animer par son souffle héroïque.

C'est pourquoi des écrivains distingués de chez-nous ont été invités par Radio-Canada, au cours du mois de décembre 1940, à rappeler le sens véritable d''O Canada' quand il est chanté durant les jours tragiques que nous vivons, ces jours de notre grande épopée.



RINGUET

(DR PHILIPPE PANNETON)

Né aux Trois-Rivières (Québec), en 1895, il est de souche canadienne française pure; son ancêtre paternel vint au Canada du cœur de la France en 1686; son ancêtre maternel, un Ringuet, de l'Angoumois, en 1640.

Médecin de profession, il s'est fait écrivain par goût, les deux vocations étant d'ailleurs en quelque sorte héréditaires dans sa famille. Son père, médecin, bien qu'issu d'une lignée paysanne, s'occupa toujours de journalisme. Ringuet lui-même fut journaliste avant d'être médecin. Son frère aîné, médecin, a écrit sous le pseudonyme de Sylvain, deux livres charmants sur la vie dans les grands bois.

À part la littérature, Ringuet a une passion: le voyage. Il s'est ainsi promené, après trois ans passés en France, jusqu'en Océanie.

Latin de culture, lisant l'espagnol, l'italien et le portugais, sans compter l'anglais, bien entendu, il est farouchement individualiste et personnel.

En plus d'une collaboration occasionnelle aux revues littéraires, canadiennes ou françaises,—et naturellement aux revues scientifiques—il écrivit avec Louis Francœur un petit livre fantaisiste de pastiches sur les écrivains canadiens français.

En 1938, Paris publiait de lui un roman canadien qui connut le succès: TRENTE ARPENTS qui obtint un prix de l'Académie Française ainsi que le prix annuel international des "Vikings". Traduit en anglais sous le titre THIRTY ACRES, il devait paraître en allemand et en hollandais quand éclata la guerre.

Il termine en ce moment un abrégé de l'histoire des Indiens d'Amérique. Il voudrait que ce livre rendit les Canadiens plus fiers encore de leur sol natal.

Dans le texte qu'on va lire, Ringuet développe un thème qui fut le sien dans son livre principal:

"O Canada, TERRE de nos aïeux"!



ELUI qui fit les paroles de ce chant à quoi un autre de tes fils, exilé, sut joindre une musique issue de la plus pure tradition classique, celui-là ne se méprit point sur toi ni sur nous!

Car il sut voir en toi non pas tant un pays, mais cela même qui en est l'essence: cette TERRE large et vigoureuse, ardente et féconde.

Il a compris et exprimé que les premiers, ceux qui, il y a si longtemps, partirent, et de si loin, pour chercher une nouvelle patrie, s'en étaient venus vers une terre et non point vers une aventure; ceux qui laissaient derrière eux d'autres terres, celles du Maine, du Poitou et de la grasse Normandie; la terre de France lourde d'histoire et de tradition, mais appauvrie d'avoir nourri avec une séculaire constance les successives générations des hommes.

Tandis que la terre alors vierge de notre pays, que l'Indien parcourait mais ne travaillait point, attendait depuis des millénaires cette race d'hommes aux bras forts et rudes qui sauraient la violenter pour lui faire enfin porter fruit; et qui lui donneraient son rôle prédestiné de nourricière du monde.

Et de même ceux qui plus tard les suivirent et les vinrent rejoindre: ceux des collines ou des landes anglaises et qui venaient, non pas s'asseoir à une table largement servie, mais bien conquérir vaillamment une part de cette terre insoumise, trop large pour les soixante mille fils de Français qui ne suffisaient point malgré leur fécondité inspirée par celle du sol.

Plus tard les fils d'Eire la douloureuse et la tenace, ceux qui, n'aspirant qu'au seul travail, débarquaient sous le cap de Québec et n'en pouvaient croire leurs yeux à la vue de ces immenses espaces, verdoyants comme leur île et qui, insatiables de bras, leur donneraient le droit de vivre en hommes libres.

Ceux encore venus des hautes montagnes d'Écosse où des étoiles nordiques se mirent dans les lacs et qui ne se pouvaient sentir dépaysés près de toi; car ils retrouvaient ici les mêmes étoiles qui se reflètent dans des eaux semblables. Tous les autres enfin qui pour venir vers toi ont suivi le chemin des eaux, dans des navires poussés d'abord par le souffle du ciel puis plus tard par le génie des hommes.

Tous les autres qui de partout venaient vers toi comme vers la nouvelle Terre Promise. De partout; car de partout on avait entendu ton appel. Et tu suffisais à tous; car à mesure qu'eux et leurs fils te peuplaient, terre infinie, à mesure que sous le soleil du nord le labeur des hommes arrachait les champs au domaine barbare, ils voyaient s'ouvrir à leurs yeux d'autres espaces à conquérir.

Il en est venu des quatre coins de l'Europe.

Du pays des Northmans partirent les petits-fils de ceux qui les premiers avaient cherché en toi, mille ans plus tôt, une nouvelle et accueillante patrie. Et de là nous vint une race forte et calme.

De l'immense Russie, de ce pays qui est à lui seul un monde, il nous vint des hommes dont beaucoup descendirent en tes entrailles chercher les richesses dont tu es remplie.

Il en vint des pays qu'arrose le Rhin majestueux, le fleuve hautain dont chaque colline se couronne d'un château; de ce Rhin qui féconde quatre grandes nations. Et ceux-là étaient des hommes ingénieux.

Il en vint des pays lointains que vivifie le lourd Danube. Et ceux-là étaient obstinés et pacifiques.

Il en vint de l'Italie ensoleillée où les pampres antiques mettent au cœur des hommes la joie d'un soleil éternel. Et ceux-là savaient chanter en travaillant.

Et tous ceux-là étaient fils de Japhet, tous héritiers conjoints de cette part royale de l'héritage d'Adam. Et tous venaient vers toi non pas comme des passants, mais bien pour vivre de toi et sur toi et pour te reconnaître comme leur commune patrie; pour que par ta vertu des hommes issus de tous les étages de Babel se fondissent en un seul et même peuple, le tien.

Tous ceux-là, ceux du moins qui étaient dignes de toi, n'ont eu qu'à réclamer une part de ton corps immense; et elle leur fut donnée.

Or chaque ferme ultime en engendrait une nouvelle qui se venait accoler à ses côtés; et chaque nouveau foyer voyait grandir une nouvelle génération de laboureurs. Et chaque fois l'horizon de la civilisation humaine reculait un peu plus loin vers l'infini.

Et par ta magie, O terre de nos aïeux, tous ceux-là qui aujourd'hui vivent côte-à-côte apprennent à se connaître et bientôt à s'aimer.

Parce qu'ils reçoivent de toi une constante leçon: de générosité, car tu es généreuse; de grandeur, car tu es grande; de gratitude, car jamais tu n'es ingrate.

Petit à petit, ils sentent que ce qui fait un pays, ce n'est point tant l'histoire; car il arriva qu'autrefois ils furent séparés et même ennemis;

Que ce n'est point non plus le sang; car ils sont tous de race humaine et tous ceux-là d'entre eux sont également nobles, qui savent la noblesse de la sueur quotidienne;

Ce qui fait un pays, c'est la terre.

Car du lever du soleil à son coucher, nous communions en toi;

dans les provinces océanes du Levant où tu luttes de générosité avec la mer, ta rivale éternelle;

dans la province laurentienne où solidement adossé aux montagnes millénaires, le précurseur canadien-français chante en poussant la charrue;

dans cette province à qui les grands lacs font une ceinture de lumière et où l'homme frappe le fer pour fabriquer les instruments qui te rendront fertile;

dans cette plaine centrale où le vent fait courir des vagues sur l'océan des épis;

dans cette province terminale enfin, où les monts immenses se penchent sur les roses.

C'est tout cela, O Canada, qui est nôtre et que nous entendons défendre, c'est tout cela qui nous fait tiens. Et c'est tout cela qui nous fait te chanter d'une voix à jamais heureuse, O Canada, terre de nos aïeux!

RINGUET

M. LOUIS FRANCOEUR

Louis Francœur est né à Montréal, le 3 avril 1895. Son ascendance paternelle est terrienne depuis 300 ans, alors que Jean-Baptiste Leclerc, dit Francœur, vint s'établir à l'Île d'Orléans.

La souche maternelle s'est fortifiée de sang écossais et anglais, par l'apport de militaires de métier qui tenaient garnison à Montréal, il y a cent ans.

Il a fait ses études au collège de Saint-Laurent, près de Montréal, les complétant chez les Bénédictins français. Il a passé toute la dernière guerre à l'intérieur des lignes ennemies, se livrant à des variétés faciles d'espionnage pour le compte des Alliés.

Il a eu l'avantage d'avoir des maîtres, dont il ne parle jamais sans émotion. Après l'armistice, il a appris, à Paris même, les rudiments du journalisme, profession que sa mère et l'un de ses grand-pères avaient pratiquée avant lui. Rentré au pays définitivement en 1922, il fut aiguillé par son patron, à la "Patrie", M. L.-J. Tarte, vers le journalisme politique, et, pour le plaisir de la chose, il se lança, comme tant d'autres, dans la politique active. Crise de jeunesse, dont il sortit victorieusement, avec le sourire et de bonnes histoires.

Au physique, c'est un homme fort, que l'on prendrait volontiers pour un déménageur de piano, s'il ne portait un chapeau noir, toujours le même, un paletot noir, toujours le même, une canne noire, toujours la même, qui lui donnent un air qui se précise mal et qui peut être celui d'un rabbin de Pologne ou d'un consul d'Amérique du Sud.

Il mange bien; il dort comme un charme et travaille au moins quatorze heures par jour. Il ne sait pas distinguer un trèfle d'un carreau, ne joue pas au golf, danse mal, adore la musique. Il aime la vie comme elle est et remercie le Seigneur, à tout instant, de compter les plus belles amitiés du monde.



E FLEURON, c'est la petite fleur décorative qui surmonte le cercle d'une couronne. Il y en a généralement plusieurs, quatre, ou huit, ou dix. Au sens figuré, c'est quelque chose de remarquable, de précieux.

Et le poète a bien raison de dire que le front du Canada s'entoure de fleurons de gloire, riches et beaux, variés et brillants.

Une poignée de braves gens, intrépides, pieux et simples, ont pris possession d'une terre nouvelle, la croix à la main. Presque sans appui, assurément sans richesse, ils se sont lancés sur les rivières et dans la forêt, traçant une voie glorieuse des glaces polaires aux bouches du Mississipi.

Ils ont exploré, déboisé, colonisé; ils se sont groupés en bourgs et en villes; ils se sont battus comme des lions à chaque menace qui fondait sur eux; ils ont gagné leur liberté politique et maintenu leurs institutions au prix de leur sang; ils ont acquis sur ce pays le plus sacré des droits: celui de l'avoir découvert, ensemencé, défriché.

Aujourd'hui, le Canada est l'un des pays dont on parle le plus au monde et dans les meilleurs termes. C'est une terre que l'on envie; et pour les pauvres gens, accablés, opprimés ou persécutés dans le Vieux Monde, notre pays apparaît à la manière d'un paradis terrestre, d'une terre de calme et de prospérité.

Pendant longtemps, il fut de mode pour quelques-uns de ne rien trouver bien de ce qui était canadien. Il a fallu le cataclysme présent pour amener un grand nombre à voir leur propre pays comme les autres le voient. Nous avons lieu d'être fiers de notre œuvre, puisque le Canada c'est nous qui l'avons édifié. Et ce nous, c'est tous les Canadiens, depuis 300 ans.

Nos pères étaient animés d'un idéal puissant. Ils savaient que la Providence leur avait remis en mains plus de devoirs, plus de responsabilités, plus de tâches difficiles, que d'allégresses immédiates. Conscients de leur mission, jamais ils ne doutèrent de l'avenir de ce pays qu'ils bâtissaient.

Fleurons de sueur et fleurons de sang, fleurons d'amour et fleurons de foi, fleurons de courage et fleurons de volonté; vous sortez tous de notre couronne. Elle est peut-être moins ancienne que d'autres, la couronne du Canada, mais l'or qui la tresse n'a jamais été souillé; il n'a jamais terni. C'est un or pur et fin, qui se tire de notre sol et dans lequel on peut ciseler les plus beaux ornements et sertir les pierres les plus précieuses.

Il a fallu à cette couronne trois siècles de travail amoureux et patient pour lui donner cette variété des motifs dans l'unité du thème, qui la caractérise particulièrement. Qu'elle est belle, qu'elle est riche, qu'elle est variée notre terre canadienne, depuis les lacs du Bras d'Or au Cap Breton, jusqu'à la végétation semi-tropicale de l'île de Vancouver, en passant par les plaines nourricières qui donnent au monde notre blé, en passant par la plus majestueuse vallée de l'univers, celle de notre Saint-Laurent, en passant par les Rocheuses aux cîmes de majesté, en passant par le jardin fleuri de la péninsule de Niagara.

Où qu'on aille, c'est beau. L'âpre silence du nord de l'Ontario, forêt vierge du nord de Québec, la coulée de Banff, la côte de Beaupré, la vallée d'Annapolis, nos incomparables Grands Lacs, ce sont d'autres fleurons. Il en est, quand on s'arrête à les regarder en détail, de tous les dessins, qui s'alternent, s'équilibrent, s'harmonisent, dans une profusion de richesse et de coloris, dont peu de couronnes, aucune peut-être, ne peut s'enorgueillir.

À notre fleuron d'épopée, la fleur de notre jeunesse ajoute, de ce temps-ci, quelques ciselures nouvelles. Et, comme ces beaux jeunes hommes sont bien dans la tradition! Le courage et la vaillance, l'esprit de sacrifice, ont marqué toutes les décades de notre histoire. On vous dira un autre jour, que le Canadien sait porter l'épée, et que les plus brillants exploits sont dans son habitude. Sur terre, sur mer, dans les airs, la réputation de valeur du fils de notre sol est reconnue de l'ennemi lui-même. Il en fut ainsi de tout temps. "Braves Canadiens", disait un jour le commandant d'une armée ennemie, en saluant nos soldats. Déjà le roi de France vantait notre courage, et le mémorial de Vimy le rappelle à l'Europe.

Gloire religieuse, gloire politique, gloire économique, gloire militaire, gloire des plaines et des eaux, gloire du couchant sur le puits de mines, gloire du bateau qui charge nos richesses, gloire de nos villes, gloire de nos campagnes: le Seigneur nous a vraiment favorisés, choyés, préférés.

Fils vigoureux d'une terre généreuse et jeune, comment mieux témoigner notre gratitude à la Providence qu'en faisant le serment d'honneur de travailler chacun de nous, chacun dans son domaine, à faire prospérer encore l'héritage que nos pères nous ont remis et que nous avons le devoir de transmettre plus grand à la génération qui va nous suivre. Le patriotisme se prouve par l'apport de chacun à l'édification de la patrie.

À nous tous, préparons à tout le moins le métal ou le ciseau avec lequel nos successeurs tailleront dans l'or vif et la patience, des fleurons nouveaux à la couronne royale de notre Canada.

LOUIS FRANCOEUR

M. JEAN CHAUVIN

Ayant prêché d'exemple dans sa jeunesse, Jean Chauvin pouvait, sans manquer à la décence la plus élémentaire, commenter à la radio le troisième vers de l'hymne national canadien et pousser nos jeunes gens vers la carrière des armes pour qu'ils puissent, l'heure venue de défendre leur pays, occuper des postes de commande dans l'armée de terre et de l'air.

À quarante-cinq ans, myope comme une taupe et mauvais tireur, il n'a qu'un regret, celui de ne pouvoir devenir pilote d'aviation! À vingt-et-un ans, refusé par l'armée canadienne comme inapte au service militaire, il s'enrôle à la Légion Étrangère. Caporal, deux fois blessé, Croix de guerre avec deux citations. Rentré au pays après un long séjour en Allemagne avec l'armée d'occupation, il reprend mollement ses études de droit et son métier de journaliste.

Études: Collège de Montréal, Collège de l'Assomption et École de droit de l'Université de Montréal.

Journalisme: "L'Escholier", gazette universitaire fondée avec Victor Barbeau et Ubald Paquin, "Le Devoir", "Le Nationaliste", et "Le Canada." Aujourd'hui, directeur de la maison d'édition Poirier, Bessette et Cie qui lance chaque mois plus de trois cent mille exemplaires de magazines.

Deux marottes, l'Art au Canada et le Voyage hors du Canada. En 1928, Jean Chauvin publie Ateliers, aux Editions Louis Carrier, le premier grand ouvrage de luxe sur la peinture et la sculpture dans la Province de Québec.

Depuis lors, rien à signaler, sauf quelques articles ici et là et, naturellement, comme tout le monde, un certain nombre de causeries . . .



TOTRE JEUNESSE, à qui s'adressent ces brèves causeries hebdomadaires en marge de notre hymne national, connaît trop bien l'histoire de son pays pour qu'on lui en révèle ici les fastes. Il est une chose, toutefois, qu'il est bon de lui rappeler, en ces jours de plus en plus tragiques pour nous, tragiques et glorieux, où nous défendons seuls, avec les Forces Libres, la civilisation française. C'est que si nos ancêtres français furent de grands soldats, nos ancêtres canadiens l'étaient aussi et que la chronique militaire du Canada français ne s'arrête pas aux prouesses des preux de jadis, Dollard des Ormeaux, les Le Moyne, et tant d'autres, non plus qu'au départ pour Rome de nos 2014 que firent vos aînés, jusqu'à celle-ci que vous ferez, si votre sens du devoir, de l'honneur et l'amour que vous portez à votre pays vous le commandent.

Oui, nos ancêtres canadiens savaient porter l'épée et vous, jeunes gens, vous savez avec quel courage, avec quelle habileté ils s'en servirent. Le plus étonnant, le plus extraordinaire capitaine de la Nouvelle-France fut un Canadien, né à Montréal, Pierre Le Moyne, chevalier d'Iberville, et c'est de volontaires canadiens que lui et ses frères,—de Sainte-Hélène, de Maricourt et de Bienville,—s'entouraient de préférence pour porter la guerre à la Baie d'Hudson, dans la Nouvelle-Angleterre, en Acadie, à Terre-Neuve, aux Antilles et jusqu'au golfe du Mexique.

Les fantassins, artilleurs, aviateurs et marins canadiens français de 1914 et de 1940 appartiennent, eux aussi, déjà, à notre histoire; ils rejoignent à travers les siècles les ancêtres intrépides qui en écrivirent les premières pages et ce ne serait pas amoindrir la gloire, ni de Lambert Closse, ni de Dollard, ni des frères Le Moyne, ni de Salaberry, ni des Patriotes de 1837, que de donner enfin une place, dans nos manuels scolaires, aux 60,000 morts de l'armée canadienne de 1914-1918 qui reposent en terre française. Que ne parle-t-on davantage dans nos collèges

classiques, nos séminaires, nos couvents et nos écoles, je ne dirai pas des héros, mais des soldats canadiens du vingtième siècle? "Faut-il, pour honorer un héros, qu'il ait trois cents ans?" demandait dernièrement à ce poste M. Louis Francoeur. Il nous posait cette question un jour du mois dernier où trois de nos navires sombraient en mer avec, à leur bord, plusieurs jeunes marins canadiens-français.

Ne sait-on en tous pays, et en Allemagne mieux qu'ailleurs, que les Canadiens sont, avec les Australiens, les Anglais et les Américains, les meilleurs pilotes du monde? En regard des noms les plus illustres, aux annales de l'aviation, nous pouvons écrire et aligner les nôtres: Bishop, Barker, MacLaren, Paquin et le jeune Brown qui terrassa, en combat singulier, l'as des as allemand, le baron de Richtofen, sans parler des pilotes canadiens qui participent en ce moment à la défense du Commonwealth,—noms aussi sonores, aussi chargés de gloire et d'exaltante poésie que ceux des plus grands, Garros, Guynemer, Nungesser et Fonck.

Les Canadiens français du 22e régiment et les milliers d'autres répartis dans les quatre divisions d'infanterie que notre pays maintint au front, de '14 à '18, avaient, comme nos aviateurs, la réputation,—si l'on peut dire cela de gens qui se servaient de mitrailleuses, de canons, de mortiers, de grenades et de fusils,—la réputation de savoir porter l'épée et aussi, surtout, de ne jamais la rendre. Les Canadiens de la dernière guerre ne coûtèrent pas cher, ni à l'Allemagne, ni à la Croix-Rouge. Ils ne se rendaient pas. Ils se battaient jusqu'à la mort, même devant un ennemi bien des fois plus nombreux.

"Car ton bras sait porter l'épée." L'épée est l'arme de l'officier. Il est temps que, chez nous, on le sache. Il est temps que nos jeunes gens, dans l'artillerie, l'aviation ou l'infanterie, aspirent plus à commander qu'à obéir. Les écoles d'officiers sont là, ouvertes à tous. Profitez-en, emparez-vous-en! À ce propos, je sais tout le mal qu'on a dit de la période d'entraînement de trente jours. La Suisse, avec ses soixante jours, forme des soldats de premier ordre. Pourquoi ne ferions-nous pas aussi bien? Et pourquoi reprocher à notre ministère de la Guerre, de vouloir en un an initier 300,000 jeunes gens au métier militaire?

Ce n'est pas tout de dire: quand notre tour viendra de défendre notre pays, notre province, notre ville ou notre village, nous serons prêts à l'action. L'important, c'est de l'être dès maintenant. On ne gagne pas de victoires avec des fourches ou des gourdins. Nos Patriotes de '37, à Saint-Charles, l'apprirent à leurs dépens. Quand Samuel de Champlain sur les bords du lac du même nom, dût affronter les Iroquois, il n'eut aucun scrupule, bien que le geste manquât d'élégance, à opposer son arquebuse à leurs flèches. Et le mieux armé l'emporta.

J'ai foi, avec tous les hommes de ma génération, génération de l'autre guerre, que nos jeunes gens retrouveront dans les camps militaires et dans l'armée, l'esprit aventureux et la fierté de leurs ancêtres canadiens et qu'ils échapperont ainsi à l'atmosphère étouffante d'une province hermétiquement close où ces ancêtres,—soldats, explorateurs, fondateurs de cités et navigateurs,—eussent dépéri comme des goëlands en cage.

JEAN CHAUVIN

MONSEIGNEUR OLIVIER MAURAULT

S'il est vrai que les idées mènent le monde, les Universités, où s'élaborent et se distribuent les idées, ont une importance capitale. On sait que, dans la province de Québec, il y a deux universités de langue française, celle de Québec et celle de Montréal, qui sont dépositaires de la culture française en ce pays. Mgr Olivier Maurault est recteur de l'Université de Montréal.

Son patriotisme canadien français et canadien tout court se nourrit aux sources de l'histoire. L'histoire du Canada, l'histoire de Montréal en particulier, a fait le sujet de la plupart de ses livres: Marges d'Histoire, Nos Messieurs, La Paroisse. Membre de la Société Royale du Canada, de la Canadian Historical Society, de la Société Historique de Montréal, et de la Société Canadienne d'Histoire de l'Église Catholique, il s'est souvent fait entendre à des auditoires français et anglais. En 1939, à Houston (Texas) il a parlé de la "Conception française d'une Université"; au début de cette année, à l'Université de Kingston, des "French-Canadian Backgrounds".

Né à Sorel, mais venu à Montréal en 1893, Mgr Maurault a reçu sa formation intellectuelle à Montréal même et à Paris. De retour au pays en 1913, il a été successivement professeur au Collège de Montréal, vicaire à l'église Saint-Jacques, curé de Notre-Dame et supérieur de l'Externat classique de Saint-Sulpice; il est recteur de l'Université de Montréal depuis 1934.

Profondément Canadien, éducateur et écrivain, il était tout désigné pour commenter le vers du chant national: "Il sait porter la croix".



UI, le bras du Canadien français sait porter la croix. Il la porte—symbole visible de la Rédemption—partout où le conduisent ses pas; il la porte aussi dans son cœur, sous la forme de l'épreuve.

Du nord au sud de l'Amérique et de l'est à l'ouest, au cours du XVIIe, du XVIIIe et du XIXe siècle, le Canadien français a planté des croix. Il en a jalonné le Saint-Laurent et le Mississipi, l'Ohio et le Missouri, le fleuve Saint-Jean en Acadie comme le fleuve Columbia dans les Montagnes Rocheuses; la Rivière Rouge comme le Mackenzie. C'est en érigeant une croix qu'il prenait possession des nouveaux territoires découverts par lui, et quand il fondait un poste, qui serait plus tard un village ou une ville, il commençait par fixer une croix sur la cabane qui servait de chapelle. Sans doute, il faisait le commerce des fourrures, sans doute, il aimait à l'excès la vie libre des forêts; mais, sauf certains coureurs des bois qui furent l'opprobre de leur temps, le Canadien français aimait à accompagner le missionnaire porteur de croix et messager de la bonne nouvelle. Cela lui est si naturel que, chaque fois qu'un groupe de Canadiens français s'établit quelque part avec un prêtre, c'est pour y rester: il fonde une chrétienté vivante et immortelle . . .

Dans son petit pays,—la province de Québec, grande comme un empire,—le Canadien ne se contente pas de la croix de son clocher: il en veut d'autres, plus grandes et plus proches de lui; il les multiplie le long du chemin du Roi. Il les protège d'une clôture, il les couvre d'un dais, il les orne de fleurs et, à certaines heures, il y vient, avec ses nombreux enfants, prier . . .

Le Canadien, porteur et planteur de croix, qui a christianisé le Canada et une grande partie des États-Unis, n'a pas voulu limiter sa tâche évangélisatrice aux frontières d'Amérique. Il a entrepris de porter la croix sur tous les continents. Lisez ce livre, déjà vieux mais toujours actuel, le "Canada apostolique"; vous y verrez de quoi le Canadien et la Canadienne sont capables, quand l'amour des âmes les embrase. Ce n'est pas seulement parce qu'il aime le voyage et l'aventure que vous êtes sûr de rencontrer un Canadien sur tous les points du globe; c'est aussi parce que la foi catholique, reçue de la France maternelle, il ne peut pas la garder pour lui seul: il veut la faire rayonner, il veut la faire partager par d'autres hommes moins heureux que lui: il a compris que tout chrétien doit être apôtre, que tout Français—c'est le mot de Joseph de Maistre— est missionnaire.

Prêtres des Missions étrangères en Mandchourie et aux Philippines; Jésuites, dans toute la Chine; Franciscains, Dominicains, Sulpiciens, aux îles du Japon; Oblats, au Basutoland; Pères Blancs, dans l'Ouganda; Pères de Sainte-Croix, au Bengale; Sœurs de l'Immaculée-Conception, Sœurs Franciscaines de Marie, Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, Sœurs de Jésus et Marie; et tant d'autres, religieux et religieuses canadiens-français, fils et filles de notre province, la croix sur la poitrine, paient pour nous tous, en s'exilant, notre dette de gratitude pour le don de la foi.

Mais la croix qui se présente souvent comme une lumière à propager, prend souvent aussi la forme de l'épreuve. Au cours de son histoire, vieille de plus de trois siècles, le Canadien français n'a pas connu une existence de tout repos. Certain jour de 1660, il a cru périr: dans la suite, à plusieurs reprises, les obstacles qu'il a rencontrés sur sa route l'auraient presque fait douter de sa mission et de sa survivance. Il a compris alors que les peuples, comme les individus, doivent porter leur croix. Il a su la porter. Peut-être est-il sorti de la lutte diminué par certains côtés; par d'autres, en revanche, il est apparu grandi, plus fort, prêt à affronter de nouveaux assauts.

En l'an de grâce 1940, quelle attitude pouvait-il adopter? L'indifférence et l'inertie? Ni l'une ni l'autre ne lui convenait. Champion de la croix du Christ depuis ses origines, il ne pouvait courber la tête devant la "croix païenne", dont l'ombre mortelle menaçait de s'étendre jusqu'à lui. Rester indifférent, c'eût été renier son passé. Malgré son

OCANADA

amour de la paix, malgré son peu de goût pour la domination, mais plus que tout autre attaché au bonheur et au salut de sa patrie, il s'est dit qu'une seule chose comptait: la foi, la civilisation chrétienne. De ses mains courageuses, il en a levé l'étendard symbolique. Ayons confiance: il sait le porter, il saura le faire triompher.

OLIVIER MAURAULT, P.S.S.

M. GUSTAVE LANCTOT

M. Lanctot appartient à l'histoire par sa famille puisque, d'après Sulte, il descend d'un officier, colon aux Trois-Rivières, tué dans une escarmouche avec les Iroquois en 1654. Mais il y appartient surtout par une vocation qui lui fit quitter successivement le barreau et le journalisme pour se consacrer définitivement aux études historiques.

Formé aux disciplines méthodologiques par Oxford et Paris, il a monté par bonds successifs au plus haut poste de la carrière, celui de sous-ministre et conservateur des Archives du Canada. En cours de route, il a publié articles, livres et brochures, entre autres: François-Xavier Garneau, L'Administration de la Nouvelle-France, Le Canada d'Hier et d'Aujourd'hui. Ce dernier ouvrage qui est une initiation au Canada historique, économique et social, en est à sa cinquième édition.

Il faut reconnaître que, fidèle à l'objectivité et à l'impartialité scientifiques, M. Lanctot a toujours refusé de faire en histoire du nationalisme facile, adulateur et grandiloquent. En face du document, il refuse de tourner le dos à la vérité, toute désagréable qu'elle puisse être à l'occasion. C'est cette attitude inflexible qui l'a fait nommer professeur d'histoire par l'Université d'Ottawa et qui lui a valu la non moins flatteuse distinction d'être choisi par la Dotation Carnegie pour diriger la rédaction de l'ouvrage sous presse, Le Québec et ses Voisins du Sud.

Ancien président de la section française de la Société royale, M. Lanctot est, cette année, président de la Société d'histoire du Canada et de la Société canadienne de Folklore.



E SOIR, le programme me demande de vous dire quelques mots à propos de ce vers de notre hymne national:

. . . . "Ton histoire est une épopée" . . .

Ce vers, chacun de vous l'a chanté maintes et maintes fois. Il est certainement écrit dans votre mémoire, car il a fait vibrer votre âme et soulevé votre fierté. Mais que renferme-t-il au juste dans sa formule si brève et si expressive?

Vous le savez tous, une épopée, c'est un poème d'aventures héroïques.

Mais, au sens figuré, cela signifie également une suite d'actions héroïques, étonnantes ou merveilleuses. C'est dans ce sens, évidemment, que le poète a pu dire de notre pays: "Ton histoire est une épopée."

Dans la suite de cette histoire, les aventures les plus retentissantes, restent, sans doute, les exploits militaires et le prochain commentateur vous en parlera dans un moment.

Quant à moi, je voudrais plutôt vous entretenir des autres grandes actions de notre passé, moins éclatantes peut-être, mais qui, plus durables et plus avantageuses au pays, sont encore plus remarquables, parce qu'elles représentent un courage de chaque jour, souvent de toute une vie.

Épopée d'exploration, voilà ce que fut d'abord notre histoire. Explorations maritimes avec Cartier et Champlain, qui, traversant l'océan sur des coques de noix, découvrent le Labrador et la Gaspésie, l'Acadie et le Saint-Laurent jusqu'à Montréal. Explorations terriennes, ensuite, en canot d'écorce, avec Champlain et Nicolet qui vont de Montréal aux Grands Lacs; avec Jolliet et LaSalle, qui explorent le Mississipi jusqu'à la Louisiane et avec La Vérendrye et ses fils qui parcourent tout le territoire du Lac Supérieur aux Rocheuses!

Épopée d'évangélisation, voilà une autre face de notre histoire. Courage invincible des Récollets, des Jésuites et des Sulpiciens, qui, armés du seul crucifix, se lancent à travers la forêt vierge à la conquête des âmes indiennes, endurant les pires privations et mourant parfois dans les plus cruelles tortures.

À côté du missionnaire, se place l'épopée obscure, mais non moins méritoire des curés de campagne. Ils desservent d'immenses paroisses en canot d'écorce ou en raquettes, bravant l'embûche iroquoise, transportant leur autel portatif et vivant toute l'année de pois, d'anguilles et de misères. C'est la présence seule de ces hommes évangéliques bientôt vieillis, usés avant l'âge, qui a gardé au pays les colons et leurs familles. Ils sont les héros oubliés de notre épopée religieuse.

À côté de l'exploration et de l'évangélisation, plaçons sur le même autel d'immortalité et de souvenir, l'épopée de notre colonisation. Quel merveilleux courage, quelle admirable ténacité, que celle de ces premiers colons, hommes et femmes, qui abandonnent leur patrie pour fonder des foyers dans un pays de forêt et de glace, où les guettent l'isolement, la famine et le casse-tête iroquois. Le laboureur doit travailler le fusil à l'épaule et la femme ne sait jamais si l'Indien ne scalpera pas le mari dans son champ ou ne volera pas l'enfant qui joue devant la maison. Mais rien ne put décourager cette race au cœur vaillant et ce rut la plus belle des épopées, l'épopée du peuple, celle de chacun de nos ancêtres.

Je laisse de côté d'autres actions étonnantes, par exemple, celles des religieuses, infirmières ou éducatrices, qui soignent ou instruisent notre population, et celles des coureurs de bois et des voyageurs, soutiens économiques du pays. Mais je m'en voudrais de ne pas signaler l'épopée de la politique, celle des grands parlementaires et des obscurs députés qui, pendant un demi-siècle, défendirent notre nationalité et conquirent nos droits constitutionnels.

Voilà la suite des grandes actions héroïques que le poète a voulu chanter en disant: "Ton histoire est une épopée." À nous tous d'aujour-d'hui, petits et grands, jeunes et vieux, de garder le fier souvenir de cette histoire et de rendre le présent digne de ce glorieux passé, qui ne reculait ni devant la guerre, ni devant l'évangélisation, ni devant le devoir de l'heure.

Aujourd'hui, de nouveau, nos colons défrichent les pays du nord, nos missionnaires évangélisent l'Afrique et l'Asie, nos soldats combattent pour la liberté et la civilisation chrétienne et toute notre province s'unit dans l'effort commun pour la victoire finale. Autant de gestes magnifiques qui continuent l'héroïsme du passé et permettront aux Canadiens français de demain de chanter, avec la même fierté que nous, ce vers de l'hymne national:

"Ton histoire est une épopée."

GUSTAVE LANCTOT

M. ROBERT LA ROQUE DE ROQUEBRUNE

Robert La Roque de Roquebrune est né au manoir de L'Assomption, province de Québec, en 1889. Il descend d'une famille qui a bien servi la patrie canadienne. Et c'est être, en effet, bon Canadien que de compter parmi ses pères: Salaberry, Hertel et Pierre Boucher, d'être petit-neveu de La Vérendrye et de Madame d'Youville. Voilà qui donne l'histoire du Canada pour famille au romancier des Habits Rouges. C'est peut-être ce qui l'a inspiré pour ses premiers romans.

Robert de Roquebrune a été attaché pendant vingt-et-un ans au service des Archives du Canada à Paris. La guerre l'a chassé de France en juin 1940. Il est maintenant aux Archives du Canada à Ottawa. Il a publié à Paris son premier roman Les Habits Rouges, en 1923. Cette œuvre a été suivie D'Un Océan à L'Autre et des Dames LeMarchand. Il a écrit de nombreux articles sur des questions d'histoire et de littérature dans les journaux et revues de France et du Canada.

Ce qui anime avant tout cet écrivain, c'est un profond et tendre amour pour le Canada, son pays. Et ce sentiment, il ne l'exprime pas en mots et en puériles considérations, mais il l'a inscrit dans les personnages qu'il a créés et dans les récits qu'il a faits.



AUX premiers temps de l'histoire du Canada, nos ancêtres furent des héros.

Les brillants exploits de nos pères, c'est dans leur grande âme qu'ils trouvaient la force pour les accomplir, dans leur grand cœur qu'ils puisaient les instincts héroïques. Ils ne se demandèrent jamais si leur courage leur vaudrait une récompense, si leurs victoires seraient utilitaires, si leurs combats auraient un dénouement heureux. Ils combattirent avec le plus grand courage et le plus sublime désintéressement, et la victoire leur fut donnée comme récompense de leur générosité. Un Dollard, un Lambert Closse, une Madeleine de Verchères, un Le Moyne d'Iberville ne consultèrent que leur grand cœur, et le conseil qu'il leur donna toujours fut un conseil héroïque. Ils ne se sont jamais abandonnés au désespoir ni au pessimisme, ces héros, et dans les pires situations, ils ont toujours espéré vaincre.

Même ceux qui sont morts au combat, comme Dollard et Lambert Closse, ont vaincu, malgré tout, l'ennemi.

Car ce sont des victorieux que nos héros canadiens et notre histoire du Canada est celle d'une prodigieuse réussite. Cette période de l'énergie française restera une des plus glorieuses de la race dont nous sortons.

L'histoire des anciens Canadiens prouve que les hommes et les femmes dont nous descendons furent de la meilleure et de la plus pure race française.

Des plus brillants exploits! Certes, nos ancêtres ont accompli de prodigieux exploits et le chant national canadien n'a fait que leur rendre justice en le proclamant.

Lorsque Lambert Closse défendait Montréal contre les Iroquois, que Dollard allait mourir au Long Sault pour sauver la colonie, que Madeleine de Verchères soutenait dans un fort un siège de plusieurs jours, que d'Iberville, à la tête de ses Canadiens, faisait des conquêtes par toute l'Amérique, que Louis Jolliet partait vers l'inconnu et découvrait le Mississipi, que La Vérendrye et ses fils s'enfonçaient dans les déserts et découvraient les Montagnes Rocheuses et l'Ouest, ils ne songeaient à rien d'autre, tous ces héros de notre race, qu'à bien servir leur pays. Et leurs brillants exploits ont eu pour résultat de permettre la formation d'une nation canadienne sur ce sol qu'ils ont découvert, défendu, et sur lequel ils ont érigé un impérissable monument qu'est leur glorieux souvenir.

C'est ce souvenir de nos gloires nationales qui doit aujourd'hui nous inspirer, nous les Canadiens français, et nous guider, comme il inspira et guida nos pères lorsque le Canada fut en danger en 1775 et en 1813. L'Angleterre alors eut besoin des Canadiens pour défendre le Canada et, comprenant leur intérêt en même temps que leur devoir, les Canadiens ont alors sauvé par deux fois la patrie.

Le glorieux passé de notre race nous oblige.

Aux brillants exploits de nos pères, il faut ajouter les nôtres et ceux de nos fils afin qu'il y ait continuité dans la magnifique lignée des héros canadiens.

Nous devons la vie à la France, mais nous devons la liberté à l'Angleterre.

La terre canadienne a fait surgir les héros. Et nous avons tous l'honneur de descendre de ces héros. Cette illustre origine nous impose des devoirs. Ce serait trahir le passé, ce serait renier le noble sang qui coule dans nos veines que d'agir aujourd'hui avec lâcheté.

Et ne serait-ce pas lâcheté que de ne pas combattre les ennemis de notre civilisation, de notre religion? Jadis, nos pères combattirent les barbares. Ils les ont vaincus. Aujourd'hui, de nouveaux barbares ont surgi d'Allemagne, bien plus horribles que les Iroquois, plus perfides et, certainement, aussi cruels. Pouvons-nous demeurer inactifs et indifférents devant la lutte que soutient contre eux l'héroïque Angleterre? Ce sont nos foyers, nos mères, nos femmes et nos enfants que l'Angleterre défend en ce moment. Car, sachons le bien, une Angleterre vaincue, cela voudrait dire la guerre portée jusqu'aux rives du St-Laurent, Montréal, Québec, nos villes et nos campagnes bombardées, anéanties, les êtres qui nous sont chers livrés aux plus affreux dangers. Nos libertés perdues, nos

biens volés, le camp de concentration ou la mort, voilà ce que représenterait pour nous une défaite de l'Angleterre.

Les brillants exploits de nos ancêtres canadiens nous indiquent la route à suivre.

Et un peuple qui, comme le peuple canadien-français, peut se réclamer de héros tels que Dollard, Madeleine de Verchères, Lemoyne d'Iberville, Lambert Closse, Louis Jolliet, La Vérendrye, un tel peuple n'a qu'un choix à faire: celui de l'honneur et du devoir.

ROBERT LA ROQUE DE ROQUEBRUNE

M. VICTOR DORÉ

Toute la vie du nouveau surintendant de l'Instruction publique a été consacrée à l'enseignement. Sa longue et brillante carrière débuta en 1900 comme instituteur à la Commission scolaire catholique de Montréal. Après un court stage dans les affaires qui lui permit de manifester ses talents de comptable, il retourna à la Commission scolaire. Il y occupa successivement plusieurs postes importants, entre autres celui de contrôleur des finances, puis devint président général.

Outre son rôle de premier plan dans l'enseignement primaire, monsieur Doré apporte une contribution importante à l'enseignement universitaire. Il est professeur à l'École des hautes études commerciales et à l'École des sciences sociales et politiques de l'Université de Montréal. Cette dernière lui a décerné le titre de Docteur en sciences commerciales (honoris causa).

De plus, il est trésorier de la Société canadienne-française pour l'avancement des sciences et s'occupe activement de plusieurs œuvres sociales et charitables.

La part prise par monsieur Doré à l'enseignement, son titre d'ancien secrétaire-général de la Société St-Jean-Baptiste et son dévouement aux causes nationales le désignaient pour ainsi dire d'office à figurer au programme "O Canada".



"O Canada, terre de nos aïeux!" L'un de tes fils a rythmé les accents de ton histoire et dans des lignes où il mit tout son cœur, il a chanté ton passé, les exploits de tes armes, la semence et la moisson de tes sacrifices. Évoquant la mémoire de ceux qui t'ont découvert, conquis, christianisé, défendu, il a ceint leur front de lauriers. Il a dit la force de ton épée et ton respect de la croix. Puis, dans un cri d'espoir, il a fait appel "à ta valeur de foi trempée".

Jamais, jusqu'à ce jour, la première strophe de notre hymne national ne s'est imposée plus fortement à notre cœur, à notre esprit. Dans le corps à corps sanguinaire qui met aux prises les puissances mondiales et dont nul ne peut prévoir la durée, l'avenir de notre nation est en jeu. Sans doute, sommes nous loin des arènes sanglantes où s'accroît, chaque jour, le sacrifice de vies humaines, où le courage n'est plus l'apanage exclusif de l'armée, où l'héroïsme, à la portée de tous, jaillit, comme une source, de l'âme populaire. Mais nous savons ce qui se passe là-bas; chaque jour nous apporte la certitude que l'Angleterre, en défendant son sol, protège, en même temps, contre l'agression, les coins les plus reculés de son empire. Cela, le pays canadien tout entier l'a compris. L'Angleterre tiendra; nous l'aiderons à tenir. Elle vaincra, nous participerons à sa victoire.

Nous qui chantons la gloire des aïeux, leur mâle courage et l'ardeur de leur foi, nous devons, pour ne pas déchoir et n'avoir pas à nous mépriser, rééditer l'épopée qu'a célébrée le poète. Une fois déjà, dans le passé, et pour la même cause, les nôtres, par milliers, sont retournés au pays des aïeux; ils s'y sont révélés les égaux de leurs frères d'outre-mer, beaucoup d'entre eux ne sont pas revenus. Un peu partout, en notre pays, le marbre et le bronze rappellent leurs exploits. Là-bas, dans un cimetière de France ou de Belgique, de simples croix attestaient "leur valeur de foi trempée". L'ennemi d'hier et d'aujourd'hui, dans sa marche barbare, a piétiné le signe de leur victoire et de leur sacrifice. Partout où l'Allemand a passé, s'amoncellent les ruines. La France, notre France, a

mis bas les armes. De nouveau saignée à blanc, elle a courbé la tête, elle pleure sa défaite. Premier rampart de nos libertés, elle héberge encore, sur son sol mutilé, les populations des pays nordiques refoulées dans son sein, par l'agresseur. Son littoral est aux mains de l'ennemi et la croix gammée surmonte ses forteresses. À Dunkerque, au Havre, à Brest, dans tous les ports de la Gaule asservie, des sous-marins se ravitaillent, puis, à la faveur de la nuit, gagnent la haute mer pour y attendre leurs proies. Sans relâche, des pièces de haut calibre pilonnent les défenses côtières de l'Angleterre; des aéroports détruits et reconstruits, des nuées d'avions glissent, survolent le détroit, poursuivent les convois, les harcèlent et les bombardent.

Au-dessus des villes, des forteresses volantes sèment leurs engins de mort. Tout flambe, tout croule, et dans un décor chaotique la vie continue.

Faudrait-il pour raviver en nous notre valeur et notre foi, que nous voyions—ce qu'à Dieu ne plaise—l'effort britannique réduit à néant? Sachons donner à notre réponse la plus ferme fierté. La guerre sera longue et de plus en plus cruelle; elle diffère et elle différera de toutes les guerres passées; l'humanité doit en sortir transformée, transfigurée.

Vers la fin du dernier siècle, un orateur sacré laissait tomber de la chaire de vérité les paroles prophétiques: "Il peut venir des jours où, pour se défendre contre l'invasion de la barbarie, l'épée vulgaire ne suffira plus; où la science, prise dans ses propres inventions, aura besoin de la foi et de la charité pour sauver l'honneur et la liberté du monde, par des armes dont l'ennemi restera dépourvu, toutes les autres étant à son service, parce que toutes les autres ne demandent que de la chimie et des bras. Tôt ou tard, peut-être, le mal prévaudra par la puissance physique et il faudra que le bien, retrempé à d'autres sources, arbore la croix aussi haut que l'épée."

Notre pays accepte et reconnaît le besoin de la foi et de la charité pour sauver l'honneur et la liberté du monde. Il accepte et reconnaît la nécessité de l'effort et des sacrifices de toute nature pour que s'amplifient nos chances de victoire et que s'affirment notre valeur et notre foi.

La valeur d'une nation—la Grande Bretagne en est la preuve sublime ce n'est pas seulement le courage de ses armées, l'intrépidité de ses aviateurs, de ses marins, de ses soldats; c'est aussi le génie de ses chefs, la force morale de son peuple, son calme, son stoïcisme, son acceptation de la douleur, l'offrande de ses biens, de son travail, de sa vie; tout enfin ce qui fait la nation plus grande dans la victoire, et non moins glorieuse dans la défaite. C'est l'oubli des querelles intestines, c'est un élan de fraternité qui rapproche les esprits et les cœurs, c'est enfin le consentement à l'union sacrée qui remet à plus tard tout ce qui pourrait affaiblir l'effort multiple et commun, indispensable à la victoire.

Sa foi, c'est sa croyance en Dieu, son attachement à ses traditions, son respect de la vérité, sa confiance en sa destinée. C'est son credo en la vaillance de ses soldats passés et présents, c'est sa valeur même, sa valeur spiritualisée.

Telle est la valeur de notre pays; telle est sa foi.

L'hymne national canadien n'appartient pas exclusivement à ceux de mon sang qui puisent dans un passé lointain les raisons profondes de leur attachement à notre sol. Les autres groupements ethniques qui l'habitent avec nous, ont aussi leurs héros et leurs martyrs. Tous nous chantons le même poème; puissions nous tous le comprendre, le penser, le vivre avec le même élan, le même amour.

Parlant aux miens et pour les miens, de ceux-là dont le poète a chanté la valeur et la foi, j'ai confiance que nous n'avons pas démérité, que nos fils n'auront pas à rougir de nous et que le présent magnifique, devenu le passé, ajoutera à notre histoire des pages émouvantes, exaltantes, riches de fierté.

"O Canada, je crois en ta valeur de foi trempée."

VICTOR DORÉ

L'HONORABLE HECTOR PERRIER

Secrétaire de la Province de Québec

Avocat de carrière, l'honorable Hector Perrier est surtout un homme d'étude. Depuis longtemps, familiarisé avec le problème scolaire il lui a toujours consacré le meilleur de son énergie.

Reçu au Barreau en janvier 1920, créé Conseil du roi en 1931, le nouveau Secrétaire provincial exerce sa profession d'avocat à Montréal depuis 1921. Membre de la Commission scolaire catholique de Montréal, de 1928 à 1937, en qualité de président du Comité de Législation, il est aussi membre du Conseil de l'Instruction publique depuis 1934 et professeur à l'Université de Montréal depuis 1932.

La guerre ayant donné une importance nouvelle à l'instruction publique et en particulier aux écoles techniques, l'honorable monsieur Perrier s'applique à développer l'enseignement dans la Province de Québec au mieux des intérêts canadiens français. Il sait que seul un peuple instruit et éduqué pour les tâches nationales peut "protéger nos foyers et nos droits." C'est pourquoi il a été invité à commenter le vers de notre hymne national qui pour lui est un programme.



ANS tout son glorieux passé, notre peuple n'a jamais cessé, par sa constance et son labeur aussi bien que par les armes, de défendre l'héritage reçu de ses deux mères-patries et de "protéger nos foyers et nos droits".

Toutes les générations, issues de différentes races, ont consacré, à la défense de notre sol et de nos institutions, toute "leur valeur de foi trempée".

Toutes les fois que la patrie est attaquée ou menacée, les Canadiens, d'origine française ou anglaise, font cause commune, unissant leur courage et leurs sacrifices.—

Sur un coin de terre française devenu territoire canadien, s'élance dans le ciel le Mémorial de Vimy, d'une splendeur et d'une majesté incomparables, présenté à la France par le Canada, en souvenir de ses nobles fils, morts au service des deux vieilles civilisations anglaise et française dont ils étaient les héritiers. C'est une portion de terre canadienne détachée de l'Amérique et transportée en Europe pour rappeler au monde les hauts faits d'armes des Canadiens.

Le conflit de 1939 devait permettre au véritable patriotisme canadien de se manifester une fois de plus.

À la lumière des tragiques enseignements de l'histoire contemporaine, nous avons réalisé que le péril qui pesait alors sur l'Europe s'étendait également à notre pays. Et nous ne voulions pas, comme le disait à Toronto, le semaine dernière, l'honorable premier ministre de Québec, "nous ne voulions pas, nous ne pouvions pas consentir à ce que le Canada fut grand dans la guerre comme il l'est dans la paix, sans que nous eussions la joie de le servir"

Nous nous sommes fait un devoir impérieux de collaborer librement et généreusement avec les deux grandes nations auxquelles nous devons nos origines, nos institutions et nos libertés, conscients que leur défaite marquerait l'effondrement de la démocratie et du christianisme sur le sol du pangermanisme et du néo-paganisme.

Nous comprenons que notre privilège de nation adulte et souveraine comporte la responsabilité de soutenir l'effort héroïque de l'Angleterre et de contribuer à la revanche d'une France humiliée et meurtrie.

Notre jeunesse se montrera digne de ce vers inspiré au poète par une valeur éprouvée au cours de trois siècles d'histoire: "Elle protégera nos foyers et nos droits".

Ce poème épique chanté par plusieurs générations depuis soixante ans, nous devons, en cette deuxième année de guerre, le traduire de nouveau en actes.

Donnons à ce chant patriotique toute sa signification—faisons-en un chant guerrier, si nous voulons qu'il devienne un hymne de victoire.

Les Canadiens n'ont pas démérité de leurs ancêtres.

Comme nos pères ont su défendre avec énergie et succès leur territoire pendant trois siècles; comme ils ont su conserver leur pays à l'Angleterre après avoir tenté un effort suprême pour le garder à la France; comme ils ont su, il y a vingt-cinq ans, dans une admirable dualité de races, offrir à leur Mère-Patrie respective, un témoignage de fidélité et de reconnaissance, leurs descendants sauront, cette fois encore,

"Protéger nos foyers et nos droits".

HECTOR PERRIER

O CANADA!

Paroles de Sir Basile Routhier Musique de Calixa Lavallée

O Canada! terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux.
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix;
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits;
Et ta valeur de foi trempée,
Protègera nos foyers et nos droits.

Sous l'œil de Dieu, près du fleuve géant, Le Canadien grandit en espérant. Il est né d'une race fière; Béni fut son berceau. Le ciel a marqué sa carrière Dans ce monde nouveau: Toujours guidé par sa lumière, Il gardera l'honneur de son drapeau.

De son patron, précurseur du vrai Dieu, Il porte au front l'auréole de feu. Ennemi de la tyrannie, Mais plein de loyauté, Il sait garder dans l'harmonie Sa fière liberté, Et par l'effort de son génie Sur notre sol asseoir la vérité.

Amour sacré du trône et de l'autel,
Remplis nos cœurs de ton souffle immortel.
Parmi les races étrangères
Notre guide est la loi;
Sachons être un peuple de frères
Sous le joug de la Foi;
Et répétons comme nos pères
Le cri vainqueur: Pour le Christ et le Roi!